

*Discussion*

*Art, psyché et post-modernité*

*(Bordeaux, 19 février 2019)*



La première discussion *Art et Post-Modernité*, menée dans le cadre de l'atelier « Enjeux et défis du monde contemporain », du Collège International senior d'auteurs des éditions L'Harmattan, a eu lieu à la Galerie d'Art MLS, à Bordeaux, le 19 février 2019.

Alors que la galerie MLS recevait l'œuvre du peintre Ignacio Agorreta, une rencontre inédite s'y est déroulée. Madame Singaravélou, directrice de la galerie, les peintres Monsieur Agorreta et Coldo Sébastien, l'artiste Julien Fesil, la chorégraphe Frauke Hummel et Maria do Céu Alves, psychologue et docteur ès lettres, s'y sont rencontrés et ont échangé autour de questions relatives aux pratiques artistiques, à la psyché, aux origines et à l'histoire et même à la « grande histoire ». Voici, les éléments les plus centraux de cette discussion, après la présentation de José Ignacio Agorreta.

### Exposition : **José Ignacio Agorreta**

**José Ignacio Agorreta** est né à Pampelune, en 1963, où, depuis, il vit et travaille.

Son travail s'inscrit dans une figuration contemporaine avec une vocation poétique qui dote ses thèmes d'une capacité évocatrice transcendant l'image représentée. En effet, José Ignacio Agorreta n'a jamais eu l'intention de faire une représentation naturaliste, mais plutôt d'activer des mécanismes émotionnels.

Ses compositions naissent de la nécessité d'établir de subtiles tensions internes équilibrées toutefois par une palette de couleurs qui semble austère en apparence mais qui possède cependant une grande richesse de nuances. José Agorreta souhaite mieux comprendre le monde qui l'entoure en cherchant l'essence du quotidien afin de mieux se connaître lui-même.

Dans son répertoire Ignacio Agorreta compte plusieurs expositions individuelles et aussi collectives. Ses œuvres se trouvent dans différentes collections privées mais également dans les principales collections publiques de sa communauté; musés et institutions diverses.

## Discussion :

*José Ignacio Agoreta* : quelles pourraient être les relations existant entre l'art contemporain et le monde actuel ? Quels sont les défis que celui-ci propose à l'art et quelles réponses les artistes donnent-ils aux problèmes sociaux ? Et d'ailleurs que penser des langages développés dans le monde ?

Je suis d'avis que tous les langages et que tous les styles sont valables. L'utilisation qui en est faite est une autre chose. Je peux être davantage plus intéressé par un artiste que par un autre, mais je ne disqualifierai jamais aucun à partir de préjugés stylistiques. Par contre, la seule chose que je demande à un artiste c'est être honnête avec lui-même et avec les autres.

Il est attendu que pour faire partie du monde artistique, je dois avoir une opinion claire de ce qui se passe dans ce monde, mais je laisse donc cela aux critiques et aux théoriciens de l'art. Je ne peux que parler de ce qui se passe dans mon atelier. Et, dans celui-ci, mes tableaux naissent de la nécessité de donner forme à une pulsion et du désir de m'exprimer ; peut-être pour mieux comprendre le monde autour de moi, mais aussi pour expliquer aux autres qui je suis. Pour moi peindre, c'est arranger le monde autour de moi, et, inconsciemment, c'est établir un lien avec des questions qui m'occupent et qui me préoccupent profondément. J'ai l'intention non de recréer la réalité, mais de créer un événement pictural. J'essaie de construire un futur, en vivant un présent qui regarde sans complexes son passé.

*Marie-Lys Singaravélou* à *Coldo Sébastien* : Vous remarquiez la singularité du rapport au temps d'Ignacio Agoreta, lequel disait conjuguer le dynamisme et l'immobilité.

*Coldo Sébastien* : Pour moi, le temps s'immobilise et se dynamise. Et la peinture de José Ignacio Agoreta c'est les deux à la fois. La gravité c'est le statique. La lumière c'est le dynamisme. Elle affecte les couleurs qui sont dynamiques elles aussi. La couleur est statique. Ici, c'est ça. En Espagnol, l'instant est sans paroles, mais le moment c'est une autre parole. Ici, l'instant c'est un autre moment.

*Marie-Lys Singaravélou* : Ignacio Agoreta disait admirer la conjugaison de la dynamique du temps et de l'immobilité. Et que le dynamisme c'est la lumière et quand on pense qu'elle a fait un très long chemin pour venir jusqu'ici et qu'elle est toujours en chemin... Donc, c'est sûr, Ignacio Agoreta a intercepté quelque chose du parcours de la

lumière. Mais tous les peintres sont vraiment convoqués par le rapport au temps. Comment pouvez-vous, Julien Fésil, expliciter ce rapport au temps ?

*Julien Fésil* : Je ne sais pas s'il y a un rapport au temps. Je n'ai jamais estimé qu'il y en avait un. Je suis dans un temps qui m'est personnel pour le temps de la création parce qu'on est obligé sinon on ne peut pas mener à bien un projet. Après le temps en soi, je ne sais pas, j'ai commencé par cela parce qu'il y a un rapport à la postérité évident. Le fait de créer une œuvre qu'on va laisser. Mais la postérité jusqu'à quel niveau ? Parce qu'elle est très fluctuante. Vous voyez Caravage est à la mode depuis les années 50, pendant quatre siècles on en entend parler... vous voyez ce que je veux dire ? Et finalement, la postérité pour qui, pour quand ? Donc, une fois que nous avons compris cela, finalement le temps nous ne jugeons pas vraiment ce que c'est comme donné... puisque nous laissons aussi au temps... enfin, je ne sais pas.

*Marie-Lys Singaravélou* : Le temps de s'évanouir et puis de réapparaître.

*Julien Fésil* : Oui, oui. Je pense que c'est très fugace ... j'essaye d'être dans l'instant présent... je sais où j'ai envie d'aller et j'essaye de m'y tenir. Il y a deux temporalités finalement : celle de l'atelier et celle de l'au-delà de l'atelier. Disons que c'est cela mon rapport au temps dans la création... c'est quelque chose de très impalpable finalement.

*Maria Alves* : Est-ce que ce ne serait pas un temps qui se présentifie ... même s'il y a des rythmes ?

*Julien Fésil* : Du moins il faut essayer parce que si on n'est pas dans l'instant présent nous ne sommes pas dans ce que nous faisons et nous ne sommes pas vrais avec nous-mêmes. Mais c'est très compliqué quand on s'applique d'abord un cadre d'être dans l'instant présent. Donc il faut arriver, dans un laps de temps, à être dans l'instant présent mais ça demande une préparation d'une ou deux heures où on va essayer des choses, on va revenir sur ces choses-là et puis, à un moment donné, on va être totalement dans l'expérience. Après, plus on se professionnalise, plus on nous appelle, plus on a des mails, toutes ces choses-là nous enlèvent...

*Maria Alves* : Un temps de création. Le temps et l'émotion...

*Frauke Hummel* : L'émotion se retrouve dans la littérature, que j'aime beaucoup, dans des textes qui brodent nos histoires, même si ce n'est jamais exactement nos histoires. J'ai

fondé une compagnie de danse et de théâtre que j'ai géré avec des intermittents du spectacle. Donc on faisait une à deux créations par an et que trouvais que créer des choses ce n'était pas évident ... on finit par se retrancher dans quelque chose de privé, avec des amis, des gens qu'on connaît... Et on a souvent joué dans des lieux qui n'étaient pas des théâtres. On a joué au marché de l'Ermes, au marché des Chartrons, dans des EHPAD, dans un salon du livre au Bouscat...

*Marie-Lys Singaravélou* : Et, à chaque fois, il fallait adapter ces lieux aux représentations. C'est un travail énorme avec des résultats très disproportionnés. Un travail engagé.

*Frauke Hummel* : Oui, en effet. Mon ex beau-père a un théâtre, le petit théâtre, dans lequel nous avons joué. On a fait des pièces dansées. Cela a été un défi et maintenant c'est moi qui me lance parce que j'ai un ami qui a une compagnie de laquelle je suis membre aussi. On a beaucoup discuté, et puis il a écrit un texte, sur ma vie et sur l'Allemagne aussi, sur l'Allemagne et les femmes à la fin de la seconde guerre mondiale, quand sont arrivés les alliés, les soldats, les viols, ce qui est arrivé à beaucoup de femmes allemandes, les gros problèmes... ce texte me touche tout en me dépassant ! c'est un texte que nous allons jouer. C'est aussi mon histoire, certains éléments me concernent et il faut que je trouve la juste émotion. Et j'ai envie de la trouver aussi pour travailler sur ce souvenir, sur ces souvenirs...

*Marie-Lys Singaravélou* : Est-ce que ce sont tes propres souvenirs ?

*Frauke Hummel* : Oui, par moments oui et parfois pas du tout. Quand l'histoire avec un grand H se présente, là ce ne sont pas mes souvenirs. Par contre, certains me font penser à l'histoire de ma famille que je ne connais que par bribes... J'ai fait beaucoup de recherches et ce qui est arrivé à beaucoup de femmes et aussi à des hommes, cela n'a pas été beau... Et il y avait des villages où toutes les femmes se sont pendues pour ne pas se faire violer quand les alliés sont arrivés. Avec les enfants et tout : les filles, les jeunes filles, les adolescentes... ce que mes recherches m'ont fait comprendre, c'est que, pour un soldat une femme est un butin de guerre. C'est son droit de la posséder, ce n'était pas immoral, c'était quelque chose qui faisait partie de ...

*Marie-Lys Singaravélou* : On est encore à l'enlèvement des sabinés. Non, ce n'était pas immoral, c'est Andromaque. C'est cette grande part des pièces classiques, des sujets des pièces classiques empruntés à l'histoire gréco-romaine. A propos des archives aussi, c'est vrai

qu'on s'imagine que les archives c'est un lieu sanctuarisé de la mémoire. Mais, en fait, même les lieux les plus exigeants s'autorisent quelques petites transgressions... Je ne suis pas trop d'accord pour ne pas ouvrir les archives. Je trouve que pour les universitaires et les chercheurs, il faut que quelqu'un atteste, regarde... la véracité... l'histoire de Frauke l'atteste. Pouvoir plonger dans ses profondeurs personnelles qui véhiculent, en même temps, la grande histoire aussi...

*Frauke Hummel* : Parce que c'est une pièce, on ne peut pas faire une pièce biographique sur ma petite histoire...

*Marie-Lys Singaravélou* : Enfin, la pièce est partie de là ce qui nous conduit vers le grand tout dont tu fais partie.

*Julien Fésil* : En ce moment, il y a des choses similaires concernant les archives trouvés parfois enfouis dans les sols découverts, parfois des simples lettres de correspondance sur des tranches de vie...

*Frauke Hummel* : L'importance des témoins dans la grande histoire... les archives nous aident, justement par ces petites histoires très personnelles des gens... je me suis toujours posé la question « qu'est-ce que j'aurais fait moi ? Est-ce que j'aurais résisté et si oui comment... »

*Julien Fésil* : C'est déjà le cas dans le monde contemporain. Je le dis tout le temps : cette impression de regarder cette histoire-là en se disant qu'un contexte comme ça avait été le climax de l'insoutenable. Alors que ce qu'on vit c'est exactement la même chose, on a exactement les mêmes rapports au monde sauf que c'est dématérialisé. Ce n'est pas forcément de la même façon... on cherche toujours une vérité absolue sur quelque chose qui est complexe et infiniment difficile à cerner...

*Frauke Hummel* : Après il y a aussi la recherche ; c'est ce qui m'a intéressé aussi, parce que cette partie de la famille je ne la connaissais pas. Mais je sais maintenant qu'il y avait des musiciens dans ma famille, des comédiens de théâtre... ce qui est bizarre c'est que quand j'étais très jeune étudiante en Allemagne je voulais arrêter mes études littéraires pour faire du théâtre... il est revenu, pour repartir et revenir de nouveau... ce qui m'a beaucoup intéressé aussi c'est que les généticiens proposent de considérer qu'apparemment on porte

aussi en nous les douleurs de nos ancêtres, alors c'est un peu controversé ces théories là... relevées par les psychologues généticiens...

*Maria Alves* : Oui une inscription qui devient génétique, qui est d'abord corporelle, qui s'inscrit dans une sorte de mémoire biologique cellulaire et qui se transmet. Et c'est vrai pour les traumatismes...

*Frauke Hummel* : Et ça, ça m'intéresse aussi... il y a le côté tout simple quand on se regarde dans la glace et une partie de nous... on n'a pas connu les gens, on se dit « le nez de qui ? ». Voilà : « qui étaient ces gens ? ». Parce que je porte quelque chose d'eux en moi et je voudrais les connaître et peut-être qu'au travers de ce travail là il y a des choses qui vont ressortir... C'est complexe comme projet, ce n'est pas un projet théâtral pur et dur... c'est...

*Marie-Lys Singaravélou* : c'est exploratoire...

*Maria Alves* : D'autant plus que ces membres de la famille sont présents sans l'être totalement... il y a toujours cette question du lien, de qui je suis par rapport à qui ils étaient. Et, à un moment donné, on a besoin de clarifier cela.

*Frauke Hummel* : oui... et aussi l'Allemagne et la France, alors moi j'ai fait ce choix ; j'ai quitté mon pays et, à 16 ans, je savais que je n'allais pas vivre en Allemagne... je ne peux pas mettre de mots... il y a quelque chose que j'ai trouvé en France que je n'ai pas trouvé en Allemagne. Quelque chose... parce qu'il y a quelque chose, je ne sais pas, dans l'histoire de la France, dans la culture, dans la langue... et pourtant j'aime la langue allemande... la poésie allemande, on ne va pas parler de Goethe mais il y a des textes magnifiques... c'est une langue formidable !... c'est comme Proust...

*Marie-Lys Singaravélou* : oui, c'est comme Proust... Mais Maria, vous avez un rapport étroit avec la littérature portugaise ? Parce que, parfois, on dirait que les gens s'en vont pour se rapprocher...

*Maria Alves* : je ne sais pas, mais je sais que j'ai toujours apporté avec moi ce que je pouvais apporter. Donc la littérature parce que j'aime... plutôt la poésie. J'aime bien ce jeu entre je dis/je ne dis pas... je dis comme ça, je dis autrement et pas tout à fait. Il y a une part qui m'appartient... un peu en français. Enfin, c'est comme une sorte de confiance, mais à moitié. C'est quand même un jeu, enfin comme un jeu de couleur... je dis ceci mais pas cela, ou bien je le dis d'une certaine façon. Il y a cette subtilité du mot qui est beaucoup plus

profonde que toute la réalité, bien que la réalité le soit aussi... en tout cas il y a cette subtilité du mot et ce jeu, ce vide, cet espace... alors justement cette question des espaces... c'est une perspective intéressante sur laquelle je me soutiens lors des ateliers de lecture et d'écriture que j'anime à la Clinique Sensévia en tant que Psychologue. A partir de différentes modalités (lecture, jeux de rôles, conte, prose poétique, poésie...) il s'agit de permettre l'émergence du langage pouvant donner forme à de l'informe et à de l'inaccessible... et de transformer le concret de la matérialité en du métaphorique, du symbolique. La question du passage des registres permet le passage des instances psychiques, du soi à l'autre... le passage c'est ce mouvement... un peu comme des jeux de lumière ; quelque chose qui peut être dans le détail tout en le dépassant... se crée alors la possibilité d'un devenir, d'un être, condensé, unifié, transformé... Par le langage, par la poésie... un peu comme dans le rêve. Ce travail clinique, qui se soutient de la poésie de Fernando Pessoa, est l'objet d'un travail de recherche doctorale portant sur la dimension thérapeutique de l'art...

*Frauke Hummel* : L'art-thérapie est vraiment une bonne démarche. On en fait beaucoup en Allemagne... exprimer autrement ce qu'on n'arrive pas à exprimer par des mots ! L'expression physique par la danse ou par la musique, ça peut donner ensuite au thérapeute la possibilité de voir les choses parce que ça prend forme comme tu (Maria Alves) dis. Tout d'un coup il ya quelque chose qui est là...

*Julien Fésil* : Oui... en France des chorégraphes utilisent la danse avec des personnes âgées qui étaient en situation d'enfermement... ils étaient assis... et d'un coup se levaient... dansaient...

*Marie-Lys Singaravélou* : L'art-thérapie... la poésie... permet le mieux de se connecter avec le monde, le sien et l'environnant...

*Maria Alves* : Oui, parce que la poésie est connectée au monde sensoriel, par le corps, avant d'être traduite par le langage... qui va permettre le lien à l'autre. D'où la question du sens qui permet de métaboliser les angoisses archaïques et donc de les transformer... chacun avec sa modalité : la peinture, le théâtre... la poésie... opère un travail de transformation psychique. C'est le même processus, qu'il s'agisse d'expression ou d'art... figurer le sens tout en éprouvant le fait qu'aucune forme ne parvient à l'épuiser.

*Marie-Lys Singaravélou* : Vous disiez que le processus de création est le même pour les artistes ou le tout-venant sauf que les artistes ne vivent pas sans ce rapport en profondeur

parce qu'ils articulent leur projet, leur activité sur les attentes du marché ou sur les institutions... il y a une dimension essentielle, élémentaire, dans la décision de se consacrer à la quête d'une forme, mais d'une forme particulière...

*Maria Alves* : Oui, justement... d'où l'intérêt d'accéder aux fondamentaux de la création... le désir...

*Julien Fésil* : En ce moment, je lis un livre de Baquiet qui s'appelle « Pour une nouvelle aire politique », il semblerait que, depuis les années 90, il émerge une nouvelle façon de penser l'art et la promotion de l'art par l'intime alors qu'à la base l'art dit politique c'est un art de l'intime pour le bien commun. Il n'y a plus cette étape : je fais un art de l'intime pour le grand nombre, mais je fais juste un art privé qui n'a pas vocation qu'à être compris par moi... quand on regarde l'histoire de l'art, l'artiste avait une place plus intégrée à la société parce qu'il était artisan.

*Maria Alves* : C'est peut-être aussi une question d'économie psychique... celle du sujet postmoderne déterminé par la toute-puissance, la jouissance... y compris sur le plan de l'art...

*Frauke Hummel* : Et la consommation de l'art ...

*Julien Fésil* : L'art est consommé par les élites parce que l'artiste a tellement rompu avec le public à partir des réalistes et des impressionnistes que, finalement, à un moment donné, il n'a plus su trouver sa place dans la société alors qu'il est censé être le prisme révélateur d'une société. C'est-à-dire que l'artiste qui était complément dans la société, Rubens Velázquez par exemple, se retrouve totalement déconnecté, œuvrant dans le silence pour créer, comme dirait Camus, loin des arguments capitalistes d'investissement... de la spéculation dans l'art. On a son écurie, le métier de trader, parier sur des artistes...

*Marie-Lys Singaravélou* : C'est surtout que les collectionneurs sont des spéculateurs, ce sont des marchands, c'est-à-dire qu'ils acquièrent des œuvres et ensuite font monter les côtes... c'est un phénomène mondial...

*Maria Alves* : Les pratiques sociales de l'Art... toujours spécifiques, toujours déterminées. Mais aussi toujours le même désir/besoin de s'exprimer, d'être et de devenir...



123 Galerie  
 MLS  
Bordeaux

